



**QU'EST-CE QUE LE RÉEL ?
DES CINÉASTES
PRENNENT POSITION**

**WHAT IS REAL?
FILMMAKERS
WEIGH IN**

ANDRÉA PICARD (DIR. / ED.)

post-éditions / CINÉMA
DU RÉEL

Bani Khoshnoudi

LE 19 SEPTEMBRE SEPTEMBER 19

19 septembre 1985, 7h 36

19 septembre 2017, 11 h

19 septembre 2017, 13 h 14

20 septembre, le jour d'après.

Je sens le sol bouger toutes les deux ou trois minutes.

Je ne sais pas si c'est vrai, mais je ressens cette sensation, ce déséquilibre intérieur, ce vacillement, et l'incertaine certitude que cela se reproduira.

Répliques.

Répétition.

Reproduction de la sensation originelle.

L'impact.

Copie ou réalité ?

La terre bouge, se déplace sans cesse, mais nous ne le percevons généralement pas.

Nous croyons dans la constance, la permanence, les idées solides.

Ce que l'œil peut voir.

La stabilité du sol sous nos pieds.

La consistance de la vie.

Mais le caractère inévitable de la répétition, de la réplique, du retour du tragique, est en partie ce qui nous pousse à en façonner une copie, aussi éloignée soit-elle d'une véritable compréhension du réel. Ce que nous mettons en images, c'est ce que nous nous sentons

obligés de regarder, pour une raison qui nous rassure, comme si nous vivions véritablement la réalité dans cette position de spectateur.

À quel titre et avec quelle énergie créons-nous l'image du choc, de la catastrophe et de ses conséquences ? En tant que répétition, ou image de ce qui s'est passé, est-elle capable de simuler l'impact de l'évènement originel ? Que prétendent être nos images ? La répétition, en tant que réplique de la secousse, est-elle une authentique sensation revisitée ? Et peut-elle réellement prétendre être un retour à l'évènement originel et singulier ?

Le 19 septembre de cette année à 11 h précises a eu lieu dans toute la ville de Mexico un simulacre du gigantesque tremblement de terre qui s'y est produit il y a trente ans, en 1985. Chaque année, pour commémorer ce désastre, les gens descendent des immeubles et se rassemblent dans les rues et les espaces publics pour partager un moment de silence. Ce simulacre n'est pas qu'un hommage ; c'est aussi une sorte de répétition générale, une préparation pour l'évènement sismique à venir – qui, dans le cas de Mexico, est inévitable. Les tremblements de terre sont peut-être les catastrophes naturelles les plus cruelles des qui soient. Ils sont totalement imprévisibles et cependant inéluctables, inexorables. Leur capacité à détruire ce qui est stable est absolument irrésistible.

Le 19 septembre de cette année, deux heures à peine après le simulacre commémoratif, la terre a de nouveau tremblé à Mexico, aussi violemment qu'en 1985. La première chose à laquelle on pense, dans ce genre de situation, c'est survivre ; mais une fois la secousse passée, tout ce qui subsiste est une sensation de fragilité, et une prise de conscience : la vie est bien éphémère. Notre attachement à la vie, ou notre habitude de vivre dans le flux continu de notre propre existence, marque une pause pendant quelques minutes, se suspend, s'interrompt, comme pour nous rappeler que nous sommes en vérité au-delà de la représentation.

Comment parler du « réel » quand il est fugace ? Qu'est-ce qui se cache derrière notre besoin de fixer les choses de la vie à leur place, de les définir comme ce que nous croyons qu'elles sont, de leur donner un sens selon la direction qu'on leur impose ? Les hommes ont-ils besoin de se remplir d'images qui corroborent leurs propres fantasmes de vie et de mort ? L'image tente-t-elle de combattre le caractère éphémère de l'existence, la promesse de mort qui nous

entoure ? Je pense à la guerre en Syrie, aux migrants qui luttent et qui souffrent, aux opprimés et à leurs vies subalternes... Dans quelle mesure les images du tragique nous permettent-elles de le comprendre ? Ou alors, notre besoin de voir viendrait-il de quelque autre impulsion ? Peut-être qu'en étant spectateur, nous prenons de la distance, nous nous séparons de ce que nous voyons, créant ainsi un simulacre qui, au bout du compte, n'engage rien de nous.

La sécurité de nos écrans.

En faisant dans ma chair l'expérience du tremblement de terre, je n'avais plus que cette impression vide : tant de choses étaient hors de contrôle, incompréhensibles... Tout s'est provisoirement effondré. De bien des façons, j'ai trouvé effrayant que rien d'autre n'ait plus d'importance – mais aussi très libérateur qu'il soit impossible de montrer ce qui venait d'arriver, ce qui arrivait à l'instant même. Ce bref moment, cette minute et demie pendant laquelle la terre a tremblé, était si fugace qu'aucune caméra ne pouvait le capturer ni le recréer. L'angoisse produite, quand on sait qu'on ne peut revisiter cette sensation, la comprendre, revivre ces émotions et se libérer du choc, demeure présente dans le corps. Le simulacre est sans doute davantage un moyen d'approcher cet instant du passé que d'en prévoir un à venir. L'expérience collective de ce moment nous échappe au moment même où nous le vivons. Comment la reproduire, et pourquoi avons-nous besoin de la voir, encore et encore ?

En tant que fabricante d'images, mon premier réflexe est d'observer, de décrire, de transmettre ; mais j'ai l'impression, en cette époque de surabondance des images, que le silence qui nous habite quand on vit l'instant peut nous aider à nous souvenir que la vie et le réel sont, au bout du compte, bien éphémères ; qu'ils restent inaccessibles à ces images qui, une fois partagées et éparpillées au hasard, viennent polluer notre paysage optique.

Les vestiges, les décombres, les scènes de destruction d'un bout à l'autre de la ville nous rappellent que notre présent peut rapidement devenir un simple fragment du passé. Quand les recherches pour retrouver les survivants et les cadavres prennent fin, les décombres sont rapidement évacués. Pourquoi balayer cette image réelle, ce rappel de la tragédie, et accorder la priorité à sa représentation ?

On nous exhorte à regagner quelque fausse normalité dans laquelle l'interruption n'a pas sa place. En période révolutionnaire, un même besoin pousse l'ordre nouvellement établi à nettoyer le paysage où l'événement a eu lieu, à purger et éliminer tout ce qui peut rappeler le passé. Le passé constitue une réelle menace – qui se trouve, d'une certaine façon, dépourvue de signification au milieu de la profusion d'images qui nous submergent quotidiennement. Pourquoi fuyons-nous la complexité et cherchons-nous la stabilité à tout prix ? Est-il réellement possible de décrire avec des images et des sons ? De préserver cet instant, cette sensation originelle, tout en évitant les ruines de ce qui était là ?

À la lumière de ce tremblement de terre, la relation de mon corps et de mon regard à ce qui m'entoure a évolué. Le souvenir du vacillement et de la secousse est quelque chose qui perdure, qui disparaît de temps en temps mais peut ressurgir à tout moment. Ce qui me laisse perplexe, c'est ma réaction devant les images de l'événement : étrangement, tout ce que je vois semble n'avoir aucun rapport avec lui, comme si aucune image ne pouvait mettre au jour cette sensation. Le moment lui-même, le réel, ne peut qu'être suggéré par le biais d'une construction d'images et de sons. Finalement, c'est la tentative de se souvenir, de revivre et réenclencher l'instant collectif qui compte, en dépit de l'impuissance inhérente à la représentation. Dépassant cette réticence, nous continuons à créer des images reflétant le réel en faisant comme s'il pouvait exister à l'écran, parce que c'est le seul moyen de combattre notre finitude. ♦

19 September 1985, 7h36

19 September 2017, 11h

19 September 2017, 13h14

September 20, the day after.
I can feel the ground moving every few minutes.

I'm not sure if it's real, but I feel this sensation, the imbalance inside, the wavering, and the uncertain certainty that it will happen again.

Replicas.

Repetition.

Reproduction of the original feeling.

The impact.

A copy or the real?

The earth moves, shifts constantly but remains mostly imperceptible to us.

We believe in constancy, permanence, firm ideas.

What the eye can see.











